Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 12 (1982)

Heft: 10

Rubrik: Un récit inédit : en passant par la rivière

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un récit inédit

Pierre-Philippe Collet

En passant par la rivière

Marcel achevait de fixer son chevalet. Les pieds tenaient mal dans les galets. Et puis il y avait encore trop de lumière pour peindre. Il s'abrita les yeux et regarda le ciel blanc, les roches, blanches elles aussi, l'eau, presque verte. La Dranse se hâtait dans un déhanchement irrégulier, sautait les cailloux, s'enrubannait d'écumes, cueillait un reflet de soleil et vous aveuglait. La Dranse vivait vraiment. Elle captivait Marcel qui, depuis dix ans, tentait de la fixer sur ses toiles. Le tableau ne retenait ni le vacarme du torrent, ni la poussière d'eau, ni la soif que donne toute rivière un peu folle. Le tableau trahissait à coup sûr la rivière et le peintre se désespérait.

Ce matin-là, il la regardait sans la voir, tout à son projet, à sa déception future, à sa rage, déjà, de rater sa toile. Il s'était tourné vers d'autres sujets moins rebelles et avait réussi des fleurs, des montagnes, des ciels, un peu à la façon de Dieu le Père. Il avait même donné dans la nature morte et ses pommes, à son avis, valaient bien celles de Cézanne. Mais la rivière, toujours, le provoquait, incapable d'un don, d'un miracle. Il en contemplait le cours. Entre deux révoltes d'écumes, où l'eau se bat contre le vent, et le vide, et des éléments qu'elle ne connaît pas, il y avait ces longues coulées plates et douces qui faisaient penser à une épaule nue. Même cela était fuyant, impossible à redire. Ce qui ne passait pas sur la toile, c'était la vie, tout simplement. Des fantasmagories naissaient de ces architectures bâties et défaites, de ces gestes lents et vains. Marcel s'amusait à y déceler parfois un visage, un corps de femme, une sirène. Voilà: il espérait très vaguement voir une sirène.

Il perçut cette chevelure déployée dans l'onde, cette main ouverte comme une fleur désespérée, ce corps ondoyant, où l'eau plaquait le vêtement d'une façon charmante. Bon Dieu! Une noyée! Le corps était en train de faire une révérence, comme si... la main s'agita, s'agrippa à une racine qui céda. L'eau glacée mordit les chevilles, les genoux, les cuisses de Marcel. Au milieu de la rivière, le bruit était assourdissant. Le mouvement de l'eau donnait le vertige. Il toucha la jeune femme, la saisit fortement, parvint à glisser un bras sous sa nuque, plongea l'autre sous son corps, avec toute l'épaule, dans une grimace d'épouvante, car le courant travaillait contre ses propres jambes arc-boutées, ses chaussures de caoutchouc glissant sur les algues. Il marchait à présent, tordu, ce corps sur les bras, comme pour une offrande à un dieu sourd. Et il hurlait. Des crampes lui mordaient les orteils. Il n'y avait personne, personne. Il le savait, qu'il n'y avait personne, puisque c'était pour cela qu'il avait choisi cet endroit pour peindre. Il cessa de crier. Il manqua glisser. Alors, comme pour rassurer la noyée, il se prit à chantonner les dents serrées, dans le vacarme de l'eau: «Viens, viens, je ne te lâche pas, viens!» Encore un pas incertain, puis un autre plus ferme, sur le sable. Ses jambes alors l'abandonnèrent et il s'écroula lentement sur la berge, son précieux fardeau contre lui. Et ses jambes et ses mains brûlaient. Il allongea la jeune femme sur le côté, lui ouvrit la bouche, fouilla du doigt pour déplier la langue. De l'eau s'échappa. La fille respira par la bouche, goulûment, avec un drôle de bruit, puis s'agita, ouvrit les yeux. A présent, elle haletait rapidement, suçant l'air comme une denrée rare, bienfaisante. Elle eut un frisson. Marcel bouscula sa boîte de couleurs, qu'il avait coutume de transporter dans une couverture. Et ce fut cette couverture éclatante de peintre qu'il jeta sur la jeune personne avant de la porter, à petits pas, sur le sentier poussiéreux. L'autre avait à présent la force de se retenir à son cou. Elle reniflait, gémissait, claquait des dents. Elle reprenait contact avec la vie comme un nouveau-né, faisant connaissance avec l'air, la lumière, l'inconfort primordial de cette planète. Et Marcel courait presque, portant cette fille blottie dans une couverture illuminée. Ses cheveux lui faisaient une auréole et ses pieds clapotaient dans les chaussures de caoutchouc: il marchait sur les nuées.

* * *

Elle avait dormi deux heures, sur le divan de la salle à manger. Et le hasard avait fait que son réveil fut réservé, non à son sauveteur, mais à la femme du sauveteur, beaucoup moins lyrique, beaucoup moins concernée, et finalement très ennuyée du dérangement. Marianne vivait à part, dans ses idées, dans ses livres, inattentive à l'œuvre de son mari, car elle n'y croyait guère.

La jeune femme que son peintre de mari lui avait ramenée, comme une conquête, s'était éveillée il y avait un instant, le temps de demander comment et pourquoi elle se trouvait là. Marianne lui avait expliqué la situation: Marcel venait d'installer son chevalet devant la rivière, pour peindre, quand il l'avait vue... «Et il m'a mise de côté! Tous des maniaques, ces peintres!» Et elle s'était rendormie, secouée de frissons, éclaboussée de grimaces. Cela promettait!

A présent, elle se réveillait pour de bon.

— Qui êtes-vous? demanda Marianne.

— On a dû trouver mon sac dans l'herbe?

— Edith Andersen, célibataire, écrivain, signes distinctifs: néant.

— Yeux verts, cheveux blonds, une grand-mère suédoise, l'amour des lettres allemandes.

— Qui êtes-vous, Edith?

— Ne m'appelez pas Edith!

Elle se dressa, presque assise, puis un vertige la força à se laisser couler à l'horizontale.

— C'est bête, ces pierres plates, ça glisse, murmura-t-elle.

Marianne songea à Marcel, persuadé d'avoir sauvé une suicidée! Le pauvre garçon! Deux heures pour arriver à cette précision! La tragédie faisait place à l'incident.

— J'imaginais votre réveil en allemand, ou en danois.

— A cause de la couleur de mes yeux?

— Je n'ai pas vu vos yeux. Mais je connais le désir que j'avais de ne pas vous comprendre.

Honteuse, Marianne tourna le dos à Edith. Elle l'entendit glousser, comme si elle se forçait à rire.

Ce fut ainsi que Marcel les trouva, parfaitement ennemies. Il s'y était attendu, il ne savait pourquoi. Quand, enfant, il ramenait à la maison un chien égaré, un chat maigre comme une grille de métro, il se faisait engueuler... mais l'on gardait le chien, le chat... Il n'avait jamais ramené de fille à moitié noyée. C'était à Marianne qu'il devait réserver cette surprise! Eh bien, Marianne bouderait, mais aller garder la fille! Il dévisagea celle qu'il avait sau-

vée. Elle lui parut moins belle qu'au sortir de l'eau, malgré son nez pincé et ses lèvres bleuies. Elle était plus terne. Il y a des objets qui ne sont beaux que dans l'eau, telles ces pierres vertes, ocre, qui, sèches, deviennent grises. Cette jeune personne, en séchant, avait pris de l'âge. Mais elle avait aux joues et au menton trois fossettes délicieuses, qui avaient subsisté. Bonne pêche, finalement! Il était délicat d'imposer à Marianne une présence féminine — surtout avec ces trois fossettes! — mais l'on ne pouvait renvoyer une suicidée. Il fallait aller jusqu'au bout de la charité. Le bien et un peu plus que le bien, pour que cela tienne. Et puis, c'était le destin: il n'avait pas choisi sa noyée!

Quand Marianne se retourna, elle ne regarda pas la fille aux fossettes, mais Marcel. Et son regard était loin d'être tendre...

* * *

Le second réveil d'Edith fut charmant. Et réservé à Marcel. Elle avait bien encore des brusqueries qui tenaient probablement de sa révolte, d'un désespoir. Pourtant, elle sourit à Marcel, sur le chemin, pour une bêtise qu'il lui disait. Il lui faisait visiter le pays, de la fontaine bavarde aux petits jardins prétentieux. Il s'écarta résolument de la rivière, bien qu'avec regret. Il promena sa noyée au soleil, à l'ombre des pins, jusque dans les courants d'air qui accueillaient le promeneur au détour de la route aux collines. Il la séchait ainsi de toutes les façons et demeurait attentif aux fossettes. Les yeux, maintenant, prenaient vie, inventaient des moires sombres, comme sur l'eau verte, des éclats, aussi. Marcel ne pouvait pas dire à cette fille que ses yeux étaient assortis à la rivière... Mais pour lui c'était important. La voix, bientôt, se dégaina, chantante. Quelle chance il avait eue de se trouver là! Peu lui importaient les raisons de ce suicide manqué. Les convenances l'empêchaient de poser des questions et son indifférence s'en réjouissait. La vie passée des autres est toujours si compliquée! C'était la vie d'aujourd'hui qui était intéressante! Au contraire des chats et des chiens trouvés, il lui serait hélas impossible de vanter à Marianne le charme indéniable d'Edith et la joie de Marcel s'en trouva fêlée. Comme mise sous le boisseau. N'était-ce pas être amoureux, cela: se sentir heureux et se mordre la langue pour n'en rien dire? Amoureux? Allons donc! Toujours est-il qu'il proposa à Edith de passer la nuit à la maison. Elle se défendit mollement. Elle acceptait.

Marianne accusa le coup. Edith reprit son masque d'ingratitude: elle jouait contre Marianne. Marcel s'en réjouit secrètement. Le souper fut silencieux, mais l'on mangeait. Le silence se fit oppressant... après. On n'osait questionner Edith. On parla, un peu, de la nature, du temps... Une conversation d'ascenseur. Etait-ce là tout ce que les humains pouvaient échanger? Par quelle pudeur? Par quelle peur, et de qui? En ce qui concernait Marcel, il avait la bouche sèche, et chaque fois qu'il tentait de dire quelque chose, sa voix s'éraillait. C'était le coq du matin, plein d'incertitude et de fièvre, qui ne peut plus taire le soleil... et qui ignore tout du soleil. Plus il cherchait à paraître naturel, plus il se paralysait. Marianne voyait venir le vent et mit au point une stratégie: elle se fit aimable, attentive. Quand Marcel voulut se préparer du café, elle mit l'eau à bouillir. Quand il se dirigea vers l'armoire aux liqueurs, elle sortit les verres. Soit! Marianne prenait en main cette drôle de soirée. Il ne lui restait plus qu'à se laisser faire, étrangement heureux du charme d'Edith. Son accent doux et rauque à la fois, sa façon, parfois, de ne pas comprendre un mot... Marianne expliquait aussitôt. Lui, avait le sentiment de devenir indispensable à Edith, d'un peu plus loin, d'un peu plus haut. Il tournait sa cuiller dans la tasse minuscule et revivait en pensée sa pêche miraculeuse. Un jour, Edith le remercierait pour cela. C'était certain. Il s'en réjouissait d'avance, songeant à ce qu'il lui répondrait. Il pourrait lui faire des propositions. Il ignorait lesquelles! Songer à cette nouvelle liberté qui allait lui être offerte, qui lui était due, l'enivrait. Il but son café tiède et ne maugréa pas, quand Marianne proposa à tout le monde de s'en aller coucher. Marcel avait l'avenir devant lui. Et toute la reconnaissance d'Edith. Cela dans l'impunité!

En lui souhaitant une bonne nuit, il lui dit vaguement qu'il serait toujours là, ce qui ne voulait rien dire, ce qui empiétait sur ce qu'il lui confierait demain, ce qui le rendit furieux contre lui-même.

* * *

Le lendemain, au petit déjeuner, ils trouvèrent sur la table un chèque, avec un mot griffonné à la hâte: «Pour ma pension, merci. J'ai une course à faire. Je reviens.»

Marianne fut soulagée. Marcel désespéré. Et révolté! Qu'est-ce que c'était que ces manières? Son visage se ratatina. Il avalait difficilement.

— Marcel, qu'est-ce qui ne va pas?

— Ce... chèque... comprends pas!

— Mais, c'est naturel, voyons! Tu ne voudrais pas qu'Edith...

— Si, justement, si!

— Tu es stupide, Marcel!

Marcel se croyait tout, sauf stupide. Malheureux, sans doute, incompris, oui, maladroit, peut-être. Stupide, non. Edith avait fait cela pour leur faire du mal. Pour lui faire du mal, à lui. Elle voulait ne pas être sauvée! Comme si cela se payait par un chèque, ce qu'il avait tenté pour elle ce matin-là, et réussi! Un chèque, pour cette morsure de l'eau aux jambes, pour ce vacarme de l'eau dans lequel, halluciné, il chantait pour elle, la croyant morte, un chèque, pour annuler les pensées sublimes que Marcel avait chahutées dans sa tête pendant vingt-quatre heures! Et Marianne acceptait? Vengeance aussi de Marianne, alors?

— Marcel, mon petit!

Mon petit, à présent!

— Que s'est-il passé entre Edith et toi?

Et ce fut parce qu'il ne s'était encore rien passé que Marcel se rebiffa:

— Tu poses pour principes qu'il s'est passé quelque chose!

Marianne s'était levée, indignée. Une abeille tournait autour du pot de miel, tentant peut-être de récupérer quelque chose des heures perdues. Seule l'abeille faisait du bruit, dans le temps devenu élastique, sans limites. Marianne s'empara d'un torchon et étourdit l'abeille, qu'elle saisit par les ailes et porta délicatement à la fenêtre. Marcel, pour qui tout prenait valeur de symbole, songea: «Moi aussi, j'ai fait cela pour elle! Je l'ai sauvée!» Marianne, que l'épisode de l'abeille avait calmée, se rassit.

— Edith a eu un accident. Tu t'es trouvé là, nous avons fait notre devoir, elle nous a remboursé nos frais, je ne vois pas ce que...

— Parce que pour toi, elle a eu un accident?

— Bien sûr!

— Elle a tenté de se suicider, ma chère!

— Mais comment peux-tu...

Non, il ne pouvait se tromper: l'air tragique avec lequel elle descendait doucement vers la mort, cette main crispée... Et puis ce soleil! C'était un suicide!

— Elle s'est suicidée et moi, moi je suis responsable de la vie que je lui ai rendue, voilà!

Et les trois fossettes d'Edith et la méchanceté de Marianne, et cette abeille un peu folle, et le doute, et la rivière effrayante, tout contribuait à assommer Marcel.

Et voilà qu'Edith revenait, s'excusant — non pour avoir manqué tuer Marcel par son chèque — mais pour avoir été

absente au petit déjeuner. Marianne eut un éclair dans les yeux. Elle allait trancher dans le vif, c'était certain.
— Edith, votre chute, c'était bien un accident, n'est-ce pas?
— Oui, un accident, pourquoi? Oh! Vous avez cru que j'avais fait exprès?
Marianne dévisagea Marcel qui faiblissait. Il comprenait pour la première fois qu'Edith avait une vie privée, comme on dit d'un chemin qu'il est privé, d'une propriété, qu'elle est privée. Edith était désespérément belle ce matin-là. Elle avait glissé! Il n'allait pas, lui, s'effondrer! Il réussit à articuler:
— Je préfère cela, Edith. J'ai craint pour vous!
Une propriété privée où les chiens sont lâchés, où les armes crachent le feu contre les maraudeurs, où Marianne, de l'autre côté de la grille, attend sans comprendre pourquoi Marcel n'est pas avec elle. Et Marcel regagne la route, non à cause du danger immédiat, non à cause des trois fossettes d'Edith, mais parce que Marianne aux yeux clairs l'attend, là, de l'autre côté de la grille. Il va à elle. Trois pas, dans la cuisine, cela ne se mesure pas. Il embrasse Marianne sur la lèvre, dans une émotion qu'elle comprend. Elle lui saisit la nuque. L'étrangère monte chercher sa valise et redescend avec attention, pour ne pas rater une marche, pour ne pas glisser, pour ne pas déranger encore une fois, quelqu'un.

P.-Ph. C.

Vacances en Grèce

Croquis aristophanesques

Sur l'Acropole
Tout au sommet de l'Acropole
Où l'on se sent proche des dieux
Indifférent à ce haut lieu
Un poivrot cuve son alcool.

Athènes, devant l'ancien palais royal
Venu du fond du Missouri
Un troupeau de lourdes matrones
Contemple d'un œil ahuri
Les mollets maigres des evzones.

Dans le péristyle
d'un temple d'Aphrodite
Confronté aux minces colonnes
Se détachant sur le ciel rose
Dans un short que plus rien n'étonne
Le fessier de Frida explose.

P. H.

oikoumene

Message

Les voyages forment la vieillesse

Aimez-vous voyager, découvrir des terres et des gens nouveaux? En avez-vous eu (et gardé!) le goût? Oh! Je sais toutes les raisons valables à invoquer pour justifier votre désir de vous tenir tranquilles à la maison. Mais surtout n'allez pas me parler de votre âge. L'âge n'est jamais un obstacle au goût du voyage, au désir de s'ouvrir l'esprit au contact d'autres mondes et de nouvelles civilisations. On peut voyager avec la télévision, certes, et c'est déjà une belle aventure pour les handicapés de toutes sortes. Mais quand on peut respirer l'air d'ailleurs, quel ravissement, et comme on revient tout content chez soi. Dans ma rue, une très vieille amie de 88 ans ne rate aucune occasion d'entreprendre chaque année plusieurs voyages, en train, en autocar, en auto: trois, quatre jours, une semaine. Elle n'y regarde pas: elle se met en route. Des voyages organisés, c'est plus sûr. Dont elle revient enthousiaste. Quitte à recommencer à la première possibilité. Et je vous assure que cela lui donne une joie de vivre, une fraîcheur d'esprit, une ouverture bienveillante sur les autres et une santé de fer. Je viens de passer deux mois aux Etats-Unis et au Canada, où résident de mes enfants et neveux. Elle a failli m'accompagner à Washington, où l'invite un parent!
Quand je vous dis «Voyagez» (surtout n'économisez pas!) je n'entends pas forcément si loin et si longtemps. Mais je constate qu'un séjour prolongé dans un pays éloigné, permet une découverte plus approfondie, une compréhension meilleure pour l'étranger et son mode de vie, et de plus, ce qui est tout bénéfice, vous fait grandement apprécier votre pays et votre «chez soi».
Il n'y a donc pas d'âge pour se mettre en route. «Va, et découvre ton pays», ou bien «Va, et découvre le monde». Mais «Va, mets-toi en route, et couronne ta vie, embellis ton existence de découvertes». Ainsi on se renouvelle, on a quelque chose d'autre à raconter que des cancans. J'ai eu le privilège de faire, du vivant de ma femme, des voyages admirables: toute l'Europe, le Mexique, le Guatemala, le Proche-Orient, l'Afrique du Nord et du Sud, la Chine et le Yémen pour ne citer que les principaux. Au Tibet, j'étais seul. Mais chaque voyage me donne l'occasion de faire des dias, dont j'espère bien réjouir les cercles d'aînés qui me convieront à partager avec eux la joie de mes voyages.
Il y en a, je ne l'oublie pas, qui font le dur voyage à travers leurs maladies, leurs détresses, leurs soucis, leurs misères de l'âge et de leurs santé: Ce voyage-là offre aussi ses découvertes: puissent-elles nous former également vers une patience plus grande, une acceptation plus joyeuse, une foi plus rayonnante. Que m'importe finalement d'avoir découvert le monde, si je n'ai pas découvert le Dieu de Jésus-Christ. Alors, quand je ferai le dernier grand voyage, je verrai enfin (ô splendeur), ce que mon cœur a entrevu, le pays de l'éternelle lumière.

Jean-Rodolphe Laederach
pasteur, Peseux

Bibliographie

Philippe Gilliéron, Daniel Grivel, Pierre Pascal: **A Fleur de Temps,** Minutes œcuméniques à la Radio Suisse Romande, Editions Ouverture. Fr. 20.— frais d'envois compris; 250 pages, 12 x 16 cm.

Une fleur pour *La Minute,* ce petit livre de bon caractère qui moissonne quelque 163 «minutes œcuméniques». Une fleur pour la plus courte des émissions de la Radio Suisse Romande, inaugurée lors de l'Exposition nationale de 1964. Une fleur aussi pour ses auteurs, Pierre Pascal, Daniel Grivel et Philippe Gilliéron, qui ont su plusieurs années durant, donner, le temps d'une respiration, un brin d'éternité.
Pour que toutes les «minutes» ne s'envolent sans jamais trouver un cœur d'attache, «A Fleur de Temps» nous prête sa mémoire et nous donne l'occasion d'en retrouver quelques-unes parmi des milliers, quelques-unes qui nous aideront, qui sait, à découvrir sagesse, silence et espérance, à chercher des espaces fraternels, ou à partager le versant de Dieu «pour ouvrir des sillons humains aux semences de divin». Peut-être qu'une minute suffira à faire fleurir notre quotidien!